

**In memoriam:**

## **Le Maître de l'Arbresle**

**1905 - 2005**

**N**izier Anthelme Philippe est né le 25 avril 1849 à Loisieux, canton d'Yenne (Savoie), fils de Joseph et de Marie Vachod.



Arrivé à Lyon dans le courant de l'année 1860, il fit son apprentissage de garçon boucher chez son oncle maternel, Hugues Vachod, lui-même boucher, 22 rue d'Austerlitz, quartier de la Croix-Rousse.

Laborieux, énergique et désirant s'instruire, il passait, disait souvent son oncle qui le donnait en exemple à son fils, ses nuits à lire et remplissait sa chambre de livres ayant trait au magnétisme.

Il suivit, durant un certain temps, les cours du soir de l'Institution Sainte Barbe de Lyon, instruits gratuitement par les abbés

Par souci d'exercer en toute légalité, Mr Philippe décide alors d'entreprendre des études médicales. De novembre 1874 à juillet 1875, il s'inscrit à quatre reprises comme officier de santé à l'Ecole de médecine et de pharmacie de Lyon, dirigée par A. Glénard. Il fréquente notamment la



Chevalier et Constantin, et c'est là qu'il dut recevoir quelques notions de chimie qui, par la suite, devaient lui suggérer l'idée de prendre le titre de Chimiste (profession qu'il a fait inscrire sur son acte de mariage).

Dès 1872, il ouvrit à Lyon, 5 boulevard du Nord, un cabinet de magnétisme où, s'inspirant des doctrines de Mesmer, il réunissait dix, vingt et parfois cinquante personnes.

Ces séances de magnétisme ayant fait quelque bruit, il fut surveillé et c'est alors qu'il s'adjoignit les Radier, père et fils, officiers de Santé.



salle Saint-Roch de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, où il suit les cours du professeur Bénédict Teissier, qui y enseigne la clinique interne. Mais l'élève Philippe n'est pas, et de loin, un étudiant ordinaire. « *Il consolait les malades et souvent demandait aux médecins de ne pas les opérer. Parfois les*

*malades se trouvaient guéris avant la date fixée pour l'opération.* » C'en est trop pour le corps médical. Malgré sa cinquième inscription datée du 11 novembre 1875, un certain Albert, interne, intervient pour

l'empêcher de poursuivre ses études, en l'accusant de pratiquer la « *médecine occulte* ». Il n'insista pas et continua sa route sans aucune protection humaine.



C'est vers 1872 que, par l'intermédiaire de l'un de ses amis du nom de Mouraire, ferblantier à Saint Bel, que Monsieur Philippe fit la connaissance de la famille Landar, riche et estimée, qui se composait alors de trois personnes: 1° Madame Veuve Landar mère, femme de grande valeur intellectuelle et morale, 2° Madame Veuve Landar, sa belle-fille, née Pierrette Chambodut; 3° Mademoiselle Landar, Jeanne, fille de la précédente, alors âgée de 14 ans, qui, pour des raisons de santé, était instruite dans sa famille.

Monsieur Philippe, qui avait jusqu'alors gardé une certaine réserve, accentua ses visites au Clos Landar. Et c'est le 6 octobre 1877 qu'il épousera Jeanne alors âgée de 18 ans. Ce mariage apporta une certaine aisance à Monsieur Philippe. Elle lui permit de s'installer, de se lancer, et même de placer en bourse. Malheureusement, il connut des pertes considérables lors du krach de « l'Union Générale » en 1882-1883.



Monsieur et Madame Philippe



Bien qu'à Lyon il n'ait pas fait de politique militante, on sait cependant que la famille de sa femme professait des sentiments réactionnaires. Si à Lyon, Monsieur Philippe n'a jamais été candidat à aucun mandat électif, il n'en est pas de même à l'Arbresle où il a été conseiller municipal de 1882 à 1888 et adjoint au Maire de 1882 à 1884. Battu au renouvellement du Conseil Municipal le 18 mai 1888, il ne s'est pas représenté, bien qu'il ait conservé jusqu'à sa mort les fonctions de



Capitaine de la Compagnie des Sapeurs Pompiers.

Si sa réputation lui a attiré des clients, elle ne lui a pas ouvert les portes des salons. A l'Arbresle, surtout depuis qu'il n'est plus membre de l'Assemblée communale, ses fréquentations sont quasiment inexistantes ou à peu près. Cependant il assiste presque chaque année au banquet de la Compagnie des Sapeurs Pompiers qui est généralement donné pour la fête de la Sainte Barbe, le 4 décembre.



Au centre : M. Philippe  
 Au second plan, de gauche à droite :  
 Jean Chapas, Gérard Encausse, Emmanuel Lalande

Continuant ses opérations de magnétisme, Monsieur Philippe quitta vers cette époque son appartement de la rue de Créqui, pour s'installer 12 rue du Plat, dans l'immeuble appartenant à sa femme. En 1883, il quitta cette adresse pour s'installer dans l'hôtel du n° 35 de la rue Tête d'Or, qu'il a aménagé à son goût et n'a plus quitté depuis.

La clientèle augmentait. Le sieur Radier père ne lui suffisant plus, il s'adjoignit, vers 1884, le sieur Stintzy, pharmacien besogneux qui tenait une pharmacie, 233 avenue de Saxe.

De 1884 à 1896, Monsieur Philippe fit

Quoique généreuse, la famille Philippe-Landar ne jouit à l'Arbresle que d'une considération relative et les visiteurs y sont excessivement rares. Aussi la présence de personnages russes, en 1902, n'attira même pas l'attention.

L'un de ces visiteurs de haute marque lui fit cadeau d'un lévrier russe de grand prix. Il le conserva précieusement.

deux nouveaux élèves: Claude Laurent alias Bouthier<sup>1</sup>, et Jean Chapas.

Ayant encouru diverses condamnations pour exercice illégal de la médecine (1887, 1890 et 1892), Monsieur Philippe fut mis en demeure de produire les diplômes l'autorisant à exercer. Il détourna la difficulté en entamant des pourparlers avec le Docteur Emmanuel Lalande (1868-1926) – plus connu en ésotérisme sous le nom de *Marc Haven* – qui épousa sa fille, Jeanne-Marie-Victoire, le 1er septembre 1897.



Monsieur Philippe et son gendre créèrent un peu plus tard un laboratoire au 6 rue du Bœuf à Lyon.

En dehors de ses voyages, pour ainsi dire quotidiens à l'Arbresle pendant la saison d'été, Monsieur Philippe s'absente au moins deux fois par an, et l'on peut attester qu'en novembre 1900, il se rendit en Russie, ainsi qu'en octobre 1901. Pour ce dernier voyage, il était accompagné du Docteur Lalande, son gendre<sup>2</sup>. Le passeport qui lui a permis d'effectuer ce voyage a été délivré par

l'ambassade de Russie à Paris.

Monsieur Philippe, qui a ses entrées à la Cour de l'empereur Nicolas II, a été admis jusqu'auprès de l'impératrice qu'il a soignée et qui, depuis, lui accorde une confiance absolue, puisqu'il devint titulaire de diplômes russes lui conférant le titre de docteur.

A diverses reprises, Monsieur Philippe a déclaré qu'il avait ses entrées à la Cour du Tzar, qu'il avait reçu des lettres de félicitations et il a effectivement montré des manuscrits avec des armoiries russes à certaines personnes de Lyon.

La police s'inquiète désormais des relations du thaumaturge avec l'aristocratie russe.



Rentré à Lyon, où il croyait échapper à la persécution, aux basses jalousies, aux calomnies, voici que certains journaux parisiens imitant leurs confrères slaves, répandent sur son compte des bruits tendancieux. Puis des menaces, des manœuvres policières vinrent jusqu'à s'infiltrer dans l'intimité de son foyer.

En 1903, Monsieur Philippe est informé que les télégrammes qui lui sont adressés, tout comme ceux que reçoit son gendre, sont systématiquement communiqués à la Préfecture. Dès lors, et pour éviter toute surprise désagréable, l'accès de l'hôtel de la rue Tête d'Or est assez difficile; la porte en est gardée par une vieille domestique stylée qui ne parle que très difficilement et d'une façon laconique. De plus, parmi les clients qui assistent aux séances, il y a toujours une ou plusieurs personnes dont la mission consiste à surveiller les clients, à écouter leurs conversations et à filer ensuite, sur les indications du Maître, les personnes qui paraissent suspectes à ce dernier, de sorte qu'il ne faut pénétrer dans cette maison

qu'avec une extrême prudence.

Comme il ne s'occupe presque plus personnellement de présider les séances qui ont lieu chaque jour, c'est Monsieur Chapas qui le remplace. Le Docteur Lalande intervient pour les consultations particulières ou pour les ordonnances à rédiger.

Le 21 octobre 1903, une lettre au commissaire Faivre, à l'en tête du Ministère de l'Intérieur, Direction de la Sûreté Générale, met fin à la surveillance policière de l'Ami de Dieu: « *le Directeur me charge de vous prier de cesser à partir d'aujourd'hui et jusqu'à nouvel ordre toute surveillance sur le fameux Philippe Nizier. Nous reprendrons dans quelque temps s'il y a lieu* ».

Mais le mal est fait. Ce souverain, ami dévoué, a transmis à Monsieur Philippe, copie des rapports dont il est l'objet. Tant de méchanceté, de bassesse, le blesse profondément, et devant un intime, Place Tolozan, il éclate en sanglots. De grosses larmes lui coulaient sur le visage.



En août 1904 sa fille, Madame Victoire Lalande, tomba malade. Son état devint rapidement désespéré. De nombreuses personnes assistèrent à l'enterrement.

Monsieur Philippe a dit qu'il avait sacrifié sa fille, qu'il s'était enlevé le droit de la guérir et qu'elle était partie pour aplanir le chemin. « *Cette mort, disait-il, m'a crucifié vivant.* »

Alité, à partir de février 1905 il ne quitta plus le clos Landar. Ne pouvant plus s'étendre, il passait ses nuits dans un fauteuil. Le matin du mercredi 2 août 1905, Madame Philippe ainsi que le Docteur Lalande étaient auprès de lui. Madame

Philippe s'était absentée quelques instants et, au moment où l'attention du Docteur Lalande était retenue près de la fenêtre, Monsieur Philippe se leva de son fauteuil, fit quelques pas dans la chambre, et tomba. Tout était fini.

## LES GUERISONS

Les guérisons se manifestent dès son enfance puisque chaque fois qu'un de ses petits camarades souffrait d'une rage de dent, d'un mal de tête ou autre, il disait: « Monsieur le curé, est-ce que je peux aller m'asseoir à côté de Philippe ? », Il lui répondait: « va ! ». L'enfant y allait et une demie heure après, il était soulagé. Turbulent, il l'était énormément. Comme dans tous les pays montagneux, les enfants faisaient beaucoup de traîneau et de luge, et quelquefois de simples glissades dans la neige avec des planches. Le petit hameau où habitait Monsieur Philippe se trouve sur le chemin du hameau de la Croix, sur une colline. A cet endroit, où est le chemin des Rubatiers, se détache un virage très marqué, très dangereux, et tout en descente. Or, les enfants se lançaient depuis le hameau de la Croix, descendaient, faisaient le virage et allaient plus bas que le cimetière, jusqu'à l'église pour s'arrêter avec leurs luges ou ce qui en tenait lieu.

Un mur, malencontreusement bâti par les ancêtres se trouvait là dans ce virage et bien des têtes sont allées s'y heurter et même des



bras et des jambes furent cassés. Le gosse qui avait une jambe cassée se mettait à hurler. Le jeune Philippe arrivait et lui disait: « Attends, tais-toi, c'est rien. ». Il raboutait les deux morceaux et l'enfant remontait dans la luge; instantanément, la fracture était guérie. Aucune trace ne restait sur le membre brisé.

De même on rapporte que le curé du village fut témoin d'encombrants phénomènes. Lorsque l'enfant communiait, une boule de feu descendait sur la Sainte Hostie, au grand émoi de ses camarades.

Interrogé plus tard sur ces délicats sujets de « pouvoir », il donnait des réponses parfois évasives, parfois explicatives, parfois contradictoires: « *je suis né comme ça.* » « *J'ai reçu le pouvoir de commander.* » « *Je ne me suis jamais vraiment posé la question.* » « *Je suis le plus vieux d'entre vous tous.* » « *Je suis venu compléter les lois de Jésus Christ.* » « *Partout où je suis, je suis chez moi.* » « *Mon ange gardien, c'est Dieu.* » « *Je suis le plus petit d'entre vous tous.* » « *Je ne suis rien.* » « *Il faut avoir les mains propres,* » etc...



En 1895 et à la demande de Gérard Encausse (Papus), Monsieur Philippe admet le principe des cours de magnétisme scientifique et de massage. Gérard Encausse surtout, Lalande et Durville, interviennent tour à tour.

N'oublions pas que ces cours avaient toujours lieu en présence de sommités du monde médical, des policiers à l'affût, des journalistes. (Souvenez-vous de la campagne de presse violente du Tintamarre.)



Monsieur Hector Durville, Directeur de l'école de Paris, explique qu'il existe deux genres de passes magnétiques. Il expose ensuite comment procéder pour le mal de tête, pour une syncope....

Puis intervenait Monsieur Philippe. Il se prêta de longues années au jeu de professeur. Il indiquait des procédés « magnétiques » là où le magnétisme scientifique ne pouvait plus rien, utilisé SEUL.

Puis, de ces explications techniques Monsieur Philippe dérivait rapidement sur de plus simples conseils: « *Pour pratiquer le magnétisme, il faut des mains excessivement propres,* » « *Tous ceux qui ont un diplôme de l'Ecole secondaire de magnétisme de Lyon pourront guérir* »,

« *Pour le magnétisme curatif. Passer la main le long du corps après avoir établi le rapport; si l'on éprouve une sensation insolite, demandez de l'aide; on ressentira alors une douleur correspondant au mal. Quand le Ciel a fait venir le mal dans la main, demandez qu'il devienne bon, le jeter en l'air, en demandant qu'il soit libre et ne tombe sur personne. Se dégager.* »

En fin de cours, il se prêtait volontiers à quelques expériences pour démontrer ce qu'il affirmait: il transforme sans passe ni suggestion une élève de l'Ecole en chercheur de criminel, il anime un pantin de glaise créé de ses mains, il « transporte » la salle de séances dans les endroits les plus divers: bataille de Waterloo ou planète inconnue.



Une fois les officiels, les journalistes, les médecins partis, il agissait tout autrement:

\* Une femme de trente ans, ophtalmie de l'œil gauche. « *Je vais introduire dans l'œil de cette personne, une goutte de liquide dont je vous donnerai la recette un de ces jours; de même dans l'œil de toutes les personnes présentes ainsi que de leurs ascendants, qui seront préservés d'ophtalmies graves.* » L'assistance ressentait la goutte de liquide; le bouton dans l'œil de la malade disparaissait à vue d'œil.

\* Enfant hydrocéphale. « *Nous allons mettre cet enfant dans un chemin, le chemin de la guérison. Levez vos mains, vous allez*

*sentir passer quelque chose.* » Les personnes présentes ressentaient un courant assez fort; le tour de tête de l'enfant diminuait d'un centimètre, les apophyses se percevaient et les vertèbres devenaient plus résistantes.

\* Un enfant de sept ans ne peut entrer dans une église sans crise. « *Il a au-dessous du cœur un appendice graisseux de la grosseur d'une noix; cela lui est venu à la suite d'une frayeur, à l'âge de deux ans. Cette tumeur adipeuse est l'arme dont se servent certains êtres pour agir sur l'enfant.* » Monsieur Philippe mettait le feu à une boule de papier de même grosseur que la tumeur et l'enfant était guéri.



Et il explique qu'au-dessus du magnétisme scientifique il y en a un autre, un magnétisme de Lumière (qu'il appelait 4ème pôle du magnétisme). « *Pour produire une guérison, on peut aussi ne pas se servir des mains, car nous avons des forces à notre disposition et ce sont des forces qui n'attendent que des ordres pour obéir. Ces forces sont autour de chacun de nous. Il suffit de se placer de façon à leur commander.* » « *Si vous aviez assez*

*confiance en Dieu vous demanderiez au Ciel qu'un doigt repousse ou qu'un bras se reconstitue, et vous verriez le doigt se reformer, la main sortir de l'épaule et s'en éloigner au fur et à mesure de la croissance de l'avant-bras et du bras.* » « *Le magnétisme tel que l'entendent les savants ne fera rien de cela, car pour qu'un magnétiseur puisse faire quelque chose, il faut qu'il paye de sa personne.* »

« *Dans les expériences que nous faisons*

ici, on n'emploie pas le magnétisme. Le corps est entouré d'un corps fluide qui en est le type parfait et qui le dépasse tout autour sur une épaisseur de 1 à 5 cm. Dans le magnétisme, il y a contact ou proximité de la main de l'opérateur dont le fluide touche, pénètre les fibres du sujet. Or, les expériences faites ici sont faites sans contact ni suggestion. »

Et, ajoute-t-il: « La force qui vient de

Dieu est donnée à ceux qui pratiquent la Charité. »

« Vous voyez que ceci a été fait sans application de la volonté et sans aucun effort de magnétisme; ce n'est pas moi qui l'ai fait; c'est Dieu qui l'a voulu ainsi, pour vous montrer que nous n'étions pas d'ici et que nous étions tous appelés à aller beaucoup plus haut. »



Comme on l'aura compris, Monsieur Philippe ne dispensait pas de passes magnétiques, ni ne distribuait de remèdes. « Pour pouvoir faire des séances » disait-il, « il faut pouvoir vivre en même temps sur l'autre plan, » ce qui nous laisse sous-entendre, bien sûr, que lui, en pleine connaissance, vivait dans cette unité de plans. On relèvera de même cette phrase lourde de sens, qui donne une idée sur ces guérisons: « le mal qui est guéri sans que les péchés soient pardonnés n'est que remis. Ici, nous guérissons en pardonnant les péchés et le mal compte comme s'il avait été souffert. » Dans les cahiers relatant les séances, on relève des moments épiques.

Généralement, Monsieur Philippe demandait aux assistants un effort, une contribution à la guérison, un engagement de prière et moral.

Par exemple:

- Nous allons guérir cette dame, mais pouvez-vous me promettre de rester une semaine sans dire de mal des absents ?

La salle s'emplissait de rumeurs et de vellétés.

- Une semaine, c'est impossible !

Alors souvent, on en revenait à deux jours, voire quelques heures, et Monsieur Philippe ajoutait: « Bon, ce que vous ne pouvez pas faire, je le ferai à votre place ! »



Avait-il vraiment besoin de l'aide des assistants, ou bien profitait-il de l'occasion pour insinuer quelques saints préceptes ? En maintes autres occasions, il guérit d'une façon instantanée, sans le support de quiconque. Il insiste par ailleurs fortement sur le fait que « Dieu ne punit pas ». « Nos maladies », disait-il, « sont des difficultés attachées à nos actes, présents ou d'un lointain passé. » Il ajoutait aussi: « la médecine spirituelle n'agit pas dans les cas où aucune œuvre méritoire n'a été faite. » Alors, « la médecine matérielle peut encore

agir. »

Prenons deux exemples entre mille autres:

\* Une femme de trente ans, atrophie du côté droit. « Cette malade est bien dévouée aux siens, elle n'est pas médisante, le Ciel lui accorde la guérison. »

\* Le père d'un enfant mort de la diphtérie. « Monsieur Philippe vient, mais avant d'entrer demande au père s'il a des débiteurs; le père jette son livre de comptes au feu. Monsieur Philippe ressuscite l'enfant. »



Au premier regard, cela apparaîtrait comme une sorte de marchandage spirituel, du donnant-donnant; je fais tel sacrifice, et par une sorte de mécanique, il m'est octroyé telle grâce.

Ainsi, sans en avoir tout à fait l'air, il

appelait la foule aux exhortations au sacrifice, à la patience dans la souffrance, à l'abnégation, à l'humilité, à la charité, à des efforts vers plus de probité, de simplicité et d'amour. Et en parlant ainsi, il démontre simplement que la maladie (amenuisement

de nos défenses corporelles contre telle ou telle maladie) est due à un amenuisement vertueux. C'est le secret même de ces constants rappels à plus de pureté: un acte de ré-harmonisation avec les autres, un effort vers la paix, un sacrifice de l'ego, sont autant d'armes pour balayer toutes les

calcifications dont nous sommes co-responsables les uns envers les autres.

Le miracle exige donc en retour, ne fût-ce que pour en maintenir sa permanence, des devoirs au quotidien, dans nos moindres actes et dans nos plus insignifiantes pensées.



L'étendue et la variété des guérisons effectuées sont immenses. Seule une infime partie en a été relatée dans des ouvrages. Par ailleurs, la plupart de ces guérisons fournissent un enseignement. On est parfois tellement stupéfait par le miracle que l'on a tendance à oublier le dialogue ou le commentaire qui l'a soit précédé soit accompagné. C'est ce qui va donner par la suite l'enseignement ou « l'Évangile du Maître Philippe ».

Car pendant les séances, Monsieur Philippe ponctuait les phénomènes surnaturels d'indications les plus précises sur la nature occulte des sons et des couleurs, des végétaux, de la lumière, des cycles, du magnétisme. A cela s'ajoutent des prophéties sur le devenir de cette humanité, des indications chimiques et alchimiques, etc...

Cependant, hors de leur contexte, beaucoup de ces paroles ou de ces enseignements perdent une partie de leur sens. Il convient de n'oublier en aucun cas qu'elles s'adressaient soit à une personne, soit à un groupe en particulier, à un moment donné, dont il était le centre et le coordinateur, dans un temps hors du temps, c'est-à-dire dans plusieurs plans

simultanément. « *Ce que je fais ici se répand sur toute la terre* », disait-il. En une phrase, on peut dire que les appels aux exhortations au sacrifice, à la patience dans la souffrance, à l'abnégation, à l'humilité, à la charité, sa condamnation du divorce, du suicide, etc... hors de sa présence et des preuves qu'il avançait, des exemples qu'il en donnait, perdent un peu de leur valeur. Toutes ces choses ont eu lieu, insistons sur ce point, à un moment donné, pour une mission précise, et pour un groupe de personnes choisies. Il nous en reste le parfum et le souvenir.

La lecture de ces cahiers, notés par différents assistants et en partie publiés, coupe littéralement le souffle de la personne la mieux préparée ou la plus avertie et laisse ainsi présager et entrevoir cette vérité centrale, dispensatrice de la vie créatrice dont il participait.

Aussi, on se rend vite compte, lorsqu'on relate, ne fût-ce qu'une journée de sa vie, que l'on dépasse largement les bornes du possible et de l'impossible, et l'on peut aligner ainsi, presque sans fin, des événements incroyables qui cependant tissaient son quotidien et celui de certains de ses proches qui furent ses disciples.

## DE QUELQUES DISCIPLES MECONNUS

Monsieur **Jean Chapas** (1863-1932) a été le collaborateur de Monsieur Philippe dans son oeuvre de prière, de guérison et de relèvement des âmes. Il fut, aux propres dires de son Maître, son disciple le plus fidèle et son successeur direct.

Monsieur Philippe s'attacha ce disciple

dès l'âge de 15 ans. Pendant quelques années, Monsieur Chapas accomplit dans le silence toutes les tâches que lui confia son Maître. Son épouse racontera que ce furent, pour le jeune homme, des années d'épreuves spirituelles et de formation interne au travail qui l'attendait.

Le Maître éprouvait toujours très durement son élève au début et l'apprentissage de la confiance est un leitmotiv quotidien. Un jour Monsieur Chapas était très malade et avait vraiment contracté une maladie mortelle. Il se trouvait sur son lit de mort lorsque sa femme courut chez Monsieur Philippe pour lui demander son aide. Elle connaissait Monsieur Philippe depuis déjà de longues années et avait en lui une confiance aveugle et instantanée. Il la reçut et lui dit, malgré le caractère urgent de la demande qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que son mari était sauvé ... et d'aller préparer un bon café ... qu'il arrivait. Et c'est ce qu'elle fit ! L'étonnant, c'est qu'elle n'alla pas vérifier ce qu'il venait de lui dire, mais effectivement préparer un café ...!

Finalement, Monsieur Philippe remit un jour à Monsieur Chapas, devant celle qui devait être plus tard son épouse, une corde à nœuds qu'il avait confectionnée à son intention et lui dit textuellement: « *Tu te tiendras chaque jour pendant une heure dans ta chambre; lorsque tu seras arrivé à ce noeud-ci, tu seras devant le Saint-Esprit.* » Monsieur Chapas ne dit jamais mot



à personne à ce sujet. Dès lors, il seconda régulièrement le guérisseur dans ses travaux et ses œuvres envers tous ceux qui s'adressaient à lui. « *Quand vous avez besoin de secours, demandez à DIEU que Philippe ou Chapas vienne à votre aide, il vous sera sûrement accordé.* »

Lorsque Monsieur Philippe s'en alla de l'autre côté en 1905, Monsieur Chapas continua à recevoir les malades qui venaient toujours plus nombreux à la salle de la rue Tête d'Or, jusqu'en 1920.

Peu de temps avant son décès, Monsieur Chapas fut reçu par son ami Léon Mengeot, et, un soir, il lui demanda de dire la prière en commun. Il accepta. La domestique de Léon Mengeot se tenait derrière lui. Au moment où Monsieur Chapas leva la main pour commencer le Pater, la jeune fille tomba par terre à la renverse. Il demanda de ne pas s'en occuper. Il fit lentement la prière et, après un instant de recueillement, il se retira.

Sur ces entrefaites, la domestique revint à elle et raconta qu'en voyant « le Monsieur » lever la main, elle s'était aperçue qu'il était vêtu d'une longue robe blanche...



**Auguste Gauthier** (1881-1946) laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme de bien. Tout jeune, il rencontra le Maître Philippe et, dès son retour du régiment, il s'attacha définitivement à lui.

Monsieur Philippe donna à Lyon, au 35, rue Tête-d'Or des séances de guérison pendant vingt ans. Après sa mort, son serviteur Jean Chapas reprit ces séances et, bien avant le départ de Monsieur Chapas, ce fut Auguste Gauthier qui reçut, jusqu'en 1930, rue Tête-d'Or, puis à son domicile, les affligés et les chercheurs attirés par

l'immense renommée de la Maison. Les consolations, les réconforts, les directions, les soulagements physiques et moraux qu'il donna, ceux qui en furent les bénéficiaires ne l'oublieront jamais.

Il était grand, mince, très effacé, discret; une grande moustache blonde qu'il caressait en écoutant; il écoutait beaucoup, toujours avec douceur, donnait quelques conseils, parlait très rarement avec sévérité.

Monsieur Gauthier est décédé d'un cancer de la gorge. Il est mort à cause de la magie qu'on exerçait contre lui.



**Claude Laurent** (1854-1925) était l'un de ces amis intimes de Monsieur Philippe qui le connurent de 1890 jusqu'à son départ en 1905. Dans certains comptes rendus de cours de l'École de Magnétisme et de Massage de Lyon, il signe parfois Laurent-Bouthier. C'est lui qui rédigea, en sa qualité d'huissier, les statuts de l'École de Lyon, fondée en 1893, inspirés de ceux de l'école-mère de Paris, fondée par Hector Durville (1843-1924). Les cours sont suivis assidûment et plusieurs élèves comme Claude Laurent, reçurent leur *diplôme de magnétiseur masseur praticien*. Claude Laurent tenait un cabinet à Lyon, 10 rue

Longue. Dans ce cabinet, plus modeste cependant que celui de la rue Tête d'Or, il soignait et soulageait les malades. Il préparait des onguents, sur les recettes de son Maître, et les offraient quand les médecines ne pouvaient plus rien.

Des enseignements de Monsieur Philippe, il rédigea en 1904: *Mes Souvenirs*. Ce livre se compose d'abord d'anecdotes intimes, mettant en scène sa famille, puis ses amis, ses proches ou ses collaborateurs de travail. La deuxième partie retrace les cours de l'École de Magnétisme et de Massage.



Dès qu'il entendit parler de Monsieur Philippe, **Auguste Jacquot** (1873-1937)<sup>3</sup> se rendit à Lyon rencontrer l'Homme de Dieu au 35 de la rue Tête d'Or. A sa première séance il faisait partie des malades. Il avait un calcul dans la vésicule biliaire qui le faisait souffrir. En une séance, il fut guéri. Et c'est en avouant cela à son épouse qu'il apprit qu'elle connaissait Monsieur Philippe depuis des années. A Lyon, il assista à de nombreuses séances et Monsieur Philippe le faisait souvent participer. Un jour, il fit écrire par Auguste Jacquot au commissaire de police des Brotteaux, une lettre lui offrant de dresser trois sujets et de les lui donner pour la recherche des assassins, à condition qu'on ne leur fasse pas de mal. On ne lui fit pas de réponse.

Une autre fois, Hector Durville avait amené rue Tête d'Or quatre sujets qu'il n'était jamais parvenu à endormir. La séance était commencée. Il les laisse dans la salle en bas, monte et expose sa demande à Monsieur Philippe.

– *Caporal*, dit Monsieur Philippe, *vas voir si tu peux endormir ces sujets*.

– *Cela n'est pas la peine*, répond Monsieur Chapas, *ils dorment déjà*.

Durville descend; ses sujets dormaient; une scène analogue se passa pour leur réveil.

Après le départ de Monsieur Philippe en 1905, c'est dans l'effervescence sociale et religieuse des régions marocaines que son destin l'emmena. A l'époque le Maghreb se construisait lentement, et il y participa plus particulièrement comme ingénieur des Chemins de Fer. Cette longue période de son existence dans les montagnes et les déserts marocains, sous la tente comme les ouvriers du rail, avec une mauvaise alimentation et des fièvres paludéennes périodiques, durent certainement faire avancer le cancer qui devait l'emporter en 1937. En expirant, il ouvrit les bras en disant: « *Seigneur, me voilà* ».

Des enseignements de Monsieur Philippe, lui également rédigea ses souvenirs: *Notes destinées à consolider mes souvenirs*. Ce livre se compose des réponses faites par Monsieur Philippe, en séances privées.



**Michel de Saint Martin** avait un illustre cousin en la personne de Jean-Baptiste Vianney connu comme curé d'Ars ! Il est né en 1894. Il n'a donc connu Monsieur Philippe qu'étant enfant. Il avait pour parents l'un catholique de naissance mais ne pratiquant pas, l'autre protestant de naissance ne pratiquant pas non plus. Aussi, c'est le Maître qui l'a baptisé.

Michel de Saint Martin fut l'un des tous premiers à suivre Phaneg à L'Entente Amicale Évangélique en 1926. Baroudeur, passionné, violent à l'occasion, il devait rencontrer Monsieur Chapas avant que celui-ci ne quittât la terre. Sa longue amitié avec Mademoiselle Chapas, les documents qu'elle lui communiqua, devaient ensuite l'inciter à écrire *Révélation*s. Il répondait ainsi à un appel entendu quelques trente ans auparavant. Ses parents connaissaient Monsieur Philippe et suivaient assidûment les séances de la rue Tête d'Or. Il tenait



d'eux certains papiers et autres documents relatifs à Monsieur Philippe, qui les tenaient eux-mêmes d'un autre disciple du Maître: Claude Laurent.

De ses rencontres avec Monsieur Chapas, il rédigea *Révélation*s. L'ouvrage est paru en 1937. L'éditeur et ami Jacques Heugel avait ainsi présenté le livre: « *Ceux qui ont faim et soif de certitude trouveront ici une lumineuse réponse aux doutes qui les tenaillaient. Le plan grandiose de Rédemption de l'Homme terrestre, et son accomplissement, hier comme aujourd'hui, sont mis en lumière sous une forme aussi claire qu'attrayante.* » La deuxième édition, préfacée

par Philippe Encausse en 1955, est due aux bons soins de Henri Dangles, et Michel de Saint Martin s'explique enfin sur le contenu: « *Révélation*s, entretiens spirituelles sur Monsieur Philippe. » Il dévoile ainsi l'identité des personnages.



Le jour des obsèques de Monsieur Philippe seulement, on put avertir **Marie Knapp** qu'il était mort. Elle répondit: « Comment ! Mais je l'ai vu ce matin passer sous ma fenêtre... Pourtant, je lui ai crié d'entrer et il m'a répondu: « Je n'ai pas le temps, il faut que j'aïlle à mon enterrement ! »

Marie Knapp (1870-1912) connut Monsieur Philippe en 1895. Plus tard, elle demanda à Monsieur Philippe si elle ne pourrait pas payer ses dettes d'un seul coup. Cela lui fut accordé et, quelque temps après, elle devient complètement paralysée. Elle resta sur son lit depuis l'âge de 28 ans jusqu'à 42 ans, et en 1912, elle mourut. Elle n'avait que l'usage de la parole et de l'intelligence, mais elle ne pouvait remuer

ni son corps ni aucun membre. Son mari s'étant mis à boire, rentrait ivre toutes les nuits et voulait la battre, même la tuer. Des voisins charitables, ne dormant que d'un œil, s'interposaient souvent.

A ceux et celles qui l'approchaient, Marie Knapp répétait inlassablement les enseignements de Monsieur Philippe; elle avait jusqu'à un certain point le don de double vue; elle guérissait elle-même par la prière; mais elle ne voulait pas qu'on prie pour elle, car elle voulait payer ses dettes.

Marie Knapp a déclaré que c'est elle qui avait essuyé la face de Notre Seigneur Jésus-Christ (Sainte Véronique).

Cette femme disait qu'elle était toujours venue s'incarner en même temps que le Christ.

## EN CONCLUSION

La vie de celui que l'on nomme le « Maître Philippe de Lyon » fut exceptionnelle à bien des égards, bien que - empressons-nous de le signaler - en majeure partie inconnue.

Ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'il était simple, bon, charitable, homme de foi et de devoir, et qu'il a guéri un nombre considérable de malades. Il possédait au plus haut niveau une qualité rare et utile à sa mission: quel que fût le milieu où les circonstances le conduisaient à agir, il s'y assimilait.

Il a en de maintes occasions montré que le « grade » et le pouvoir de commander ne reposent pas sur des transmissions, des cérémonies ou des rites occultes. Il considérait la parole simple et le cœur pur comme suffisants, et la prière comme dotée d'une efficacité suprême.

Tout son enseignement repose sur cette difficile synthèse entre la rectitude, la sainteté et la connaissance.

On se rend bien compte que cela ne fait qu'ajouter au mystère d'autres mystères plus impénétrables encore. Monsieur Philippe n'est pas définissable,



**Sa motivation  
profonde fut:  
« la charité,  
l'amour,  
l'humilité. »**

sinon d'une manière simple: il était ce qu'il faisait et ce qu'il disait. Il n'avait pas de grandes « envolées théoriques » et verbales. Ses phrases étaient brèves et concises. Il était droit, à l'écoute du plus petit d'entre ses frères, secourable, aimant mais sans faiblesse, réconfortant. Dans l'orbe vaste qui embrasse sa vie privée, sa vie publique et sa mission, il a été lui-même. Il a su aussi se taire, sachant

tout le courage et la volonté que cela nécessite parfois. Sans être ni bavard ni verbeux, il n'a jamais fui aucun dialogue, il n'a fui aucune responsabilité, aucun sacrifice, aucune amitié ni aucun ennemi.

En pesant les mots, on peut dire qu'il ne fit pas que manifester un bienfaisant pouvoir. Il était à la source même de ce pouvoir, et les vertus qu'il prônait, il les manifestait, lui, à chaque instant, par un constant exemple moral, dans sa vie de tous les jours. Sa motivation profonde demeure: « la charité, l'amour, l'humilité ». CP ■

<sup>1</sup> "Mes souvenirs", Claude Laurent, Éditions Le Mercure Dauphinois, avril 2003.

<sup>2</sup> Papus n'est pas parti avec Monsieur Philippe. Seuls le Dr Lalande et Victoire l'accompagnaient. Ils ont été en Russie de novembre 1900 à fin février 1901. Papus, muni de sa lettre d'introduction des Affaires Etrangères (datée du 26 janvier 1901), est arrivé en Russie mi-février 1901 avec le passeport qu'on lui avait délivré (daté du 30 janvier 1901). Il était accompagné de Valérien Mouraviev. Papus fit là-bas trois semaines de conférences dont la 1ère est datée du 13 février sur la constitution de l'homme et l'immortalité. Et contrairement à Monsieur Philippe, Papus ne rencontra le Souverain Nicolas et l'Impératrice qu'une seule fois à cette occasion. Il y croisa donc probablement Monsieur Philippe et le Dr Lalande, mais rien ne l'atteste puisque Monsieur Philippe résidait au Palais alors que Papus résidait en ville... (CP)

<sup>3</sup> "Les Réponses de Maître Philippe, 1902-1903", Auguste Jacquot, Éditions Le Mercure Dauphinois, janvier 2004.